

1034

LES DERNIERES
PAROLES
DE MONSIEVR
DE CHASTILLON

Tué à Charenton le Lundy huietié-
me Fevrier 1649.



A P A R I S,

Chez FRANÇOIS PREVVERAY, grande
ruë de la Bretonnerie, proche la porte
Saint Iacques.

M. DC. XLIX.

Avec Permission.

LES DEPOSEES

PAROLES

DE MONSIEUR

DE LA HAUTE COUR

DE JUSTICE

DE FRANCE



A PARIS

chez le Citoyen de la Haute Cour

de Justice

de France

M. D. C. L. X. V.

de la Haute Cour

LES DERNIERES PAROLES
de Monsieur de Chastillon, tué deuant
Charrenton.



'E s t le fruit des guerres Ciuiles de ruiner plus de pais en vn iour , perdre plus de monde en vne heure, que les ennemis n'en scauroient deffaire en plusieurs années; nous en auôs veu, les larmes aux yeux & la tristesse dans le cœur, les effets sanglants depuis peu, quand nos ennemis pour gagner vnmefchant passage qu'ils vouloient perdre, ont quand & quand perdu tant de vaillants soldats & de genereux Capitaines. Ce fut à ce malheureux Bourg de Charenton, où nous fut tué ce jeune guerrier de l'illustre Famille de Coligny, race ancienne & fertile en courageux Capitaines, Monsieur de Chastillon que toute la France regrette, encore que sa mauuaise fortune l'eut appelle du costé du mauuais party, & qu'il ait combatant contre sa Patrie respendu le sang qu'il auoit tant de fois prodigué pour sa deffence.

Ce ne fut pas sans s'en repentir; & Dieu luy ayant fait cette grace de pouuoir se reconnoistre, & tésmoigner ses ressentiments, il mourut en proferant ces paroles:

Je scay, Dieu Tout-puissant, que ta Iustice est seue-

re, mais ie suis asseuré par ta mesme parole, que tes misericordes surpassent toutes tes autres œuvres. C'est pourquoy j'espere que par le merite du Sang précieux de ton bien-aymé Fils nostre Seigneur Iesus-Christ, tu me pardonneras mes offenses, & que tu ne me jugeras pas en ton ire. I'ay, Seigneur, à te remercier de plusieurs graces que j'ay receuës de ta bonté infinie, mais particulièrement de ce, qu'outre le loysir que tu me donnes maintenant pour pleurer mes pechez & recognoistre mes fautes, tu as daigné donner des lumieres pour me faire abjurer l'heresie, que j'auois succé avec la mammelle, & qu'il t'a plû me receuoir dans le gyron de nostre vraye mere la sainte Eglise Catholique, Apostolique & Romaine. Tu m'en donnes, ô grand Dieu, vn assez sensible souuenir, puis que ie meurs Catholique deuant le lieu que j'auois tant de fois frequenté Huguenot.

Ie meurs Catholique veritablement, mais, ô regret eternal! ie meurs les armes à la main contre ma propre Patrie, & dans le lieu où ie pense cueillir des lauriers glorieux & verdoyants, ie ne remporte que des sombres & funestes cyprès.

O grand Prince, ie n'ay pû cognoistre vostre vertu sans vous aimer, & ie n'ay pû vous aimer sans vous suiure par tout; aussi la cognoissance que vous auez eu de mon courage & de ma fidelité dans tant d'occasions signalées, m'ont acquis vne bonne part en l'honneur de vos bonnes graces, qui m'ont obligé les yeux bandez à suiure vostre fortune. Mais plût à Dieu, puis que j'estois attaché à vos interets par des liens si fermes qu'ils ne pouuoient estre rompus que par la mort, qu'elle

le me fut plustost arriuée ! Que n'aye-je lors respendu la derniere goutte de mon sang , quand combattant contre les ennemis de ma Patrie, ie vous suiuis forçant les escadrons plus serrés, emportant d'assaut leurs villes les plus fortes: Et plût à Dieu que lors que donner vne bataille, ce vous estoit vne mesme chose que la gagner, ie fusse mort glorieux & innocent deuant que d'auoir trempé le fer dans le sang de ma Patrie, & n'eusse point flestri l'honneur de la grande reputation que j'auois acquise parmy les gens de bien.

Vous auez esté surpris aussi bien que moy, le nom du Roy faussement vsuré par cet estranger ennemy de la France, vous a esbloüy, & pensant seruir sa Majesté, vous vous estes rendu esclau d'un esclau, & executeur des passions brutales de celuy, lequel (si la fortune l'eut laissé en l'estat que luy donnoit sa naissance) vous n'eussiez pas voulu receuoir dans vostre Palais, que pour y seruir aux offices les plus vils de vostre Maison. Je n'en puis parler sans horreur, mais ie me sens obligé, Dieu m'ayant fait cette grace que de me recognoistre, de déclarer icy mes derniers & veritables sentimens. Il est vray que ie n'ay iamais consenty de bon cœur à cette guerre funeste, & que si j'eusse crû que mes conseils eussent eu assez de force pour la dissuader, ie l'eusse fait de tout mon pouuoir. Je fus marry de vous y voir engagé, mais vos interets m'ont tousiours esté si considerables, que ie n'ay pû vous abandonner. Encor aymé - ie mieux que si Dieu veut punir quelqu'un du party que j'ay suiuy, le malheur soit tombé sur ma teste moins vtile à l'Estat, que sur celle de vostre personne, que vous exposez si souuent & si legerement pour


vne cause si injuste. Je sçay Monseigneur, que la vertu à
 de la peine à se tenir en repos, que ce genereux sang qui
 bout dedans vos veines vous pousse à entreprendre
 sans cesse de genereuses actions ; mais contre vostre
 Patrie, & contre ce celebre Senat, qui a tousiours rendu
 & à vos Predecesseurs & à vous, tous les honneurs que
 meritent & vostre vertu & vostre naissance, contre ce
 Peuple qui a fait tant de feux de joye, tant d'acclamatiōs
 publiques, tāt de signes de resioüissances toutes les fois
 que vous triōphiez de nos ennemis, que vous aués autāt
 de fois vaincus, que vous les avez attaqués ; contre ce
 saint & deuot Clergé qui n'abandonnoit point le coin
 des Autels pour implorer le secours du Ciel, afin de
 vous preseruer & fortifier vos armes, lors que vo⁹ esties
 dans les hazards incertains du combat. Voudriez-vous,
 ô grand Prince, détruire cette opulente Cité, le der-
 nier recours de nos Roys dans les affaires desesperées,
 l'Escole des Vertus, la pepiniere des bōs esprits, la mere
 de tant de soldats qui ont combattu sous vos esten-
 dards. Voudriez-vous brûler vostre Patrie ? Voudriez-
 vous que parla licence effrenée de vos soldats, cette grā-
 de Ville fust pillée ? Aymeriez-vous mieux que le bien
 de vos Citoyens tombast dans les mains des Allemās ?
 Pourriez-vous d'un œil sec voir violer les femmes &
 les filles, qui ont tant fait de vœux & de prieres pour la
 prosperité de vos armes ? Voudriez-vo⁹ voir profaner &
 brusler ces Saints Temples, remplis de tant de tro-
 phées des despoüilles des ennemis, marque eternelle
 de vos victoires ? De la ruïne de Paris arriueroit le sac de
 toute la France ; & qui y perdrait plus que vous mes-
 me ? Paris peut-il brûler, sans brusler rien à vous ? La

Grâce peut-elle perir sans entraîner avec sa ruïne celle
 de vos Maisons de plaisances, de vos Chasteaux, de
 vos bois, de vos Seigneuries, de vos Duchez, & de vos
 Principautez? Quand Paris sera ruiné par vous, & qu'on
 lira dans les Histoires qu'il a esté honnoré de vostre
 naissance, on demandera aux siècles aduenir où est né
 ce grand Prince? dans le lieu qu'il a brulé luy-mesme.
 Dieu vous détourne de ces pernicioeux desseins, Dieu
 fasse perir ceux qui vous les conseillent. Si quelque par-
 ticulier a esté si malheureux que de vous offencer,
 ayez plustost compassion de sa misere, qu'un desir
 de vengeance pour le punir; Car outre qu'il en pa-
 roist desia vne assez grande par la ruïne & le sac de
 tant de peuples innocens voisins de cette gran-
 de Cité, prenez garde Monseigneur que vous n'at-
 tiriez l'ire de Dieu sur vous, vous ne commandez
 pas, & peut-estre ne sçauiez vous pas tous les sacrileges,
 les meurtres, les violemens qui se font par la soldates-
 que qui est dans vostre armée: Pour les brullemens, ils
 ne vous peuuent estre cachés, mais ie vous assure
 Monseigneur, que de tout ce que vous voyez, & de tout
 ce que vous ne voyez pas, de tout ce que vous com-
 mandez ou ne commandez pas, bref de tout le mal qui
 se commet dans les armées qui combattent sous vostre
 nom, vous en rendrez compte à Dieu, exact & iuste
 vengeur de ces crimes abominables, qui crient perpe-
 tuellement vengeance deuant le Throsne de sa diuine
 Majesté où ie vais rendre compte, & où vous vien-
 drés à vostre tour, car nul n'en est exempt, & mes-
 me les testes couronnées & pourprées y seront en
 Estat priué: Là ne sera pas le plus grand celuy qui au-

ra eu de plus grands biens & de plus grandes dignités en ce monde ; mais celuy qui en aura mieux vié , & qui les aura plus fidèlement exercez. Que cecy vous touche le cœur, M^{seigneur}, p^{es}és à vous, vous estes François, & les heureux succès qui ont iusques à present secondé vos armes, font croire que vous estes né pour le salut de la France , & non pas pour la ruine.

Que si la grandeur de vostre courage ne vous peut donner du repos, si les pluyes, les neiges, les inondations, les gelées, & les autres incommoditez du Ciel que Dieu verse sur nous, pour tesmoigner que cette guerre luy est desagreable, ne peuuent retenir vostre ardeur, si les Allemans ont fait la paix, il nous reste encore des Ennemis en Italie, il nous en reste en Espagne, & nous en reste en Flandres: Reportez-y grand Prince vos armes victorieuses, allez-y triompher derechef, donnez la paix à vostre Patrie, & toutes les armes leuées contre vous seront employées pour vostre seruice. Tous ces Ducs, ces Capitaines, ces soldats vous suivront, & exposeront leurs biens & leurs vies pour le progrès de vos victoires. Je mourrois sans regret si ie pouuois y retourner avec vous, & là mourir d'une blessure qui effaçast la tache de celle que j'ay receu, & dont ie meurs avec regret, d'auoir souillé mon bras dans les entrailles de ma Patrie.

F I N.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 05291 317 3